

La philosophie médiévale en Allemagne : longue durée et tendances récentes

Autor(en): **Speer, Andreas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg**

Band (Jahr): **56 (2009)**

Heft 1

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-760772>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La philosophie médiévale en Allemagne : longue durée et tendances récentes¹

C'est d'abord et avant tout un honneur d'être invité à parler aujourd'hui, ici à Paris, à la Sorbonne, à l'occasion de la Journée Incipit 2007 organisée par le Centre Pierre Abélard. Paris peut en effet être tenu pour le lieu de naissance d'une médiévistique philosophique, qui se sait n'être plus au service d'un programme néoscolastique, mais s'occupe de nouveau et en priorité des sources historiques. Les « Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote » d' Aimable Jourdain, parues pour la première fois en 1819, expriment cette préoccupation dans leur titre ; il en va de même de l'étude d'Ernest Renan de 1852 : « Averroès et l'Averroïsme » ; c'est encore le cas des trois volumes de l'« Histoire de la philosophie scolastique » de Jean-Barthélemy Hauréau, volumes datant des années 1872–1880 (mais précédés d'une esquisse datée de 1850). Cette liste de savants parisiens qu'il faudrait compléter par de nombreux autres noms dont celui d'Étienne Gilson, peut être poursuivie jusqu'à nos jours avec la mention de Paul Vignaux, Jean Jolivet, Édouard Jeuneau, Alain de Libéra et Ruedi Imbach, pour ne citer qu'eux. Ce n'est toutefois pas de cela que je dois parler ici, mais bien plutôt de l'état de la recherche en philosophie médiévale (ou en médiévistique philosophique) en Allemagne. C'est en effet, sur ce thème que j'ai été invité par Ruedi Imbach et Jacob Schmutz à dire quelque chose qui soit historique, mais tienne compte aussi de données actuelles, et présente une espèce de biotope intellectuel, tout à fait comparable à celui de l'espace francophone.

Si j'ai bien compris l'invitation, il ne s'agit pas d'abord de la reconstitution des origines historiques de notre discipline, laquelle en Allemagne est liée en quelque sorte à des noms comme ceux de Clemens Baeumker, Franz Ehrle et Heinrich Denifle, mais aussi aux trois prélats : Martin Grabmann, Bernhard Geyer et Joseph Koch. Cette reconstitution a été entreprise en des présentations suggestives et de façon magistrale par Wolfgang Kluxen et Kurt Flasch. Dans ce qui suit, il s'agira donc avant tout de donner une vue d'ensemble qui, à la lumière de perspectives historiques directement liées à notre époque, considère les tendances actuelles de la recherche, en repère les orientations et les analyse.

¹ Conférence, donnée à la Sorbonne à l'occasion de la Journée Incipit 2007 organisée par le Centre Pierre Abélard, le 9 juin 2007. Je remercie vivement mes collègues Ruedi Imbach et Jacob Schmutz pour cette invitation et mes collègues Roland Hissette et David Wirmer pour leur soutien linguistique et pour leur commentaires philosophiques.

Mais la perspective qui est celle de l'historien de sa propre époque est spéciale. D'une part, le matériel qu'il examine et qu'il cherche à analyser est encore en mouvement. En outre, il est lui-même aussi une part de cette histoire, c'est-à-dire qu'il est en même temps observateur et acteur, ne pouvant donc que partiellement se soustraire à ce qui est examiné. Ceci doit être bien reconnu au préalable. En outre, les méthodes de l'historien de sa propre époque diffèrent également au moins en partie de celles de ces historiens qui eux considèrent des périodes plus éloignées : ces périodes ne peuvent être reconstituées à partir de ce qui se vit actuellement, mais seulement à partir de témoignages transmis ; sous ce rapport, la position des critiques et historiens d'art est analogue. Si l'histoire de l'art présuppose le passé de son objet – c'est du moins ce qu'a postulé efficacement le grand Hegel –, la critique de l'art, elle, est livrée au tumulte des opinions.

Vous allez donc entendre de ma part un exposé engagé, engagé surtout dans ce sens que, en tant qu'observateur, mais aussi acteur, je ne puis faire autrement que de me voir moi-même être une partie de cette histoire que je voudrais vous présenter.

Il y a environ trente ans, c'est en cette qualité d'observateur-acteur encore juvénile, que je suis entré dans cette histoire. J'étais alors à Bonn jeune étudiant de Wolfgang Kluxen. Plus tard, il a dirigé mon doctorat. Il est mort le 12 mai 2007. J'aimerais lui consacrer cette évocation, d'autant plus que, pour la période que j'ai à envisager, il appartient sans aucun doute aux figures de proue dans le domaine de la recherche sur le moyen âge philosophique².

Je reviens pourtant au tout début de l'histoire que j'ai à rapporter. C'est le temps où, à Bonn, Hans Jorissen avait élaboré une très fine étude sur les querelles eucharistiques du douzième siècle³ et où Wilhelm Breuning avait assuré l'édition partielle – elle fut longtemps la seule – de la *Summa de Bono* d'Ulrich de Strasbourg⁴ ; ils étaient tous deux d'excellents théologiens médiévistes, membres d'une espèce de savants qui, depuis, est devenue extrêmement rare : de nos jours, en effet, l'aspect spéculatif de la théologie médiévale est fréquemment pris en charge par des philosophes. Le centre de mes études philosophiques devint alors le séminaire de philosophie « B ». En ce temps-là, du moins vu de l'extérieur, il constituait, à côté du séminaire de Bochum, un des deux centres-pilotes de la médiévistique philosophiques en Allemagne. Je vais y revenir.

En fin d'été 1977, Wolfgang Kluxen organisa à Bonn le sixième congrès de la SIEPM (il en fut le président dix années durant 1972-1982, plus

² Voici SPEER, Andreas: *In memoriam Wolfgang Kluxen*. In : Bulletin de philosophie médiévale 49 (2007) v-xi ; HONNEFELDER, Ludger: *Philosophie als Ausgriff endlicher Vernunft. Zum Tod von Wolfgang Kluxen (1922-2007)*. In : Philosophisches Jahrbuch 115 (2008) 3-20.

³ JORISSEN, Hans: *Die Entfaltung der Transsubstantiationslehre bis zum Beginn der Hochscholastik* (= Münsterische Beiträge zur Theologie 28,1). Münster Westf.: Aschendorff 1965.

⁴ BREUNING, Wilhelm: *Erhebung und Fall des Menschen nach Ulrich von Strassburg* (= Trierer theologische Studien 10). Trier: Paulinus 1959.

longtemps donc qu'aucun de ses prédécesseurs et successeurs). Je n'ai été informé que marginalement de ce congrès. Le thème choisi : « Langue et connaissance au Moyen Âge » ainsi que l'explicitation de son contenu étaient révélateurs : d'une part de l'intérêt grandissant pour les problématiques d'ordre épistémologique ; d'autre part du « linguistic turn » occupé à se frayer un chemin aussi en médiévistique philosophique : sur base de textes récemment édités, ceux de Guillaume d'Occam en particulier, et ceux de la tradition de la grammaire spéculative, ce « linguistic turn » assurait à la logique et à la philosophie du langage un regain d'intérêt. Ces deux centres de gravité répondaient à une situation nouvelle, par rapport à laquelle la recherche en médiévistique philosophique essayait de se repositionner⁵. Ici surtout jouait aussi un rôle le fait que les liens traditionnels de la philosophie médiévale aux facultés de théologie se desserraient, ce qui avait des conséquences institutionnelles considérables. La philosophie médiévale devait se chercher de nouveaux partenaires pour dialoguer. Elle le fit non sans succès.

Cependant, le point de départ des débats dont j'ai été le témoin durant mes études et qui seront évoqués plus en détail par la suite consistait dans la relation de la philosophie médiévale avec la théologie. En Allemagne, les protagonistes de ces débats étaient Wolfgang Kluxen précisément et Kurt Flasch. A Bonn, Kluxen avait fondé un groupe de travail pour la recherche critique sur la scolastique ; en faisaient partie des personnalités aussi marquantes que Jan P. Beckmann (à l'origine un disciple de Gottfried Martin), Georg Wieland et Ludger Honnefelder. Durant la génération postérieure à Kluxen, ils ont influencé de manière déterminante la médiévistique philosophique en Allemagne. A ce cercle appartenait aussi de mon temps Gangolf Schrimpf, qui, comme Kurt Flasch, était à l'origine un disciple de Johannes Hirschberger. A cette époque, Kurt Flasch était déjà successeur de Wolfgang Kluxen à l'université de Bochum : c'était alors en Allemagne la fondation universitaire la plus en vue, et cela tenant à la personnalité des fondateurs (je me limite à la philosophie) comme Hans Blumenberg, Hermann Lübbe et Wolfgang Kluxen, mais aussi de son successeur Kurt Flasch. Comme Wolfgang Kluxen, Kurt Flasch avait réuni un groupe intéressant de jeunes médiévistes provenant de divers pays d'Europe, parmi lesquels figuraient des noms aussi connus que ceux de Burkhard Mojsisch, Alain de Libera, Loris Sturlese et Ruedi Imbach. Je puis aisément m'imaginer le climat qui régnait en ces années à Bochum ; il était sans doute du même ordre que celui régnant à Bonn, où Kluxen entre temps était devenu pour deux mandats président de l'*Allgemeine Deutsche Gesellschaft für Philosophie* (1978-1984), société dénommée aujourd'hui *Deutsche Gesellschaft für Philosophie*. Cette présidence était une haute distinction accordée à une

⁵ KLUXEN, Wolfgang: *Leitideen und Zielsetzung philosophiegeschichtlicher Mittelalterforschung*. In: KLUXEN, Wolfgang e.a. (eds.): *Sprache und Erkenntnis im Mittelalter* (= *Miscellanea Mediaevalia* 13/1 & 2). Berlin-New York: W. de Gruyter 1981, 1-16.

discipline spécialisée, en l'occurrence la philosophie médiévale, laquelle pourtant se trouve rarement au centre de l'intérêt philosophique général.

Il y avait pourtant des raisons d'accorder une attention plus importante à la médiévistique philosophique. J'ai signalé déjà qu'elle se libérait des conditionnements théologiques (aussi du point de vue du cursus des carrières) et, comme Kluxen aimait à le dire, elle cherchait à nouveaux frais à accrocher son objet dans le domaine philosophique général. Pour Kluxen et son école, l'intérêt était centré sur les processus de la rationalisation et de l'avènement de la scientificité⁶. Le modèle à suivre devint la conception aristotélicienne de la science et de la métaphysique. La redécouverte et l'accueil du *corpus aristotelicum*, mais également l'assimilation créative de la philosophie aristotélicienne conditionnaient alors l'intérêt de l'école de Bonn pour la philosophie médiévale ; quelquefois aussi, ces données entraînaient l'imposition de normes. De cela, le jeune doctorant que j'étais et qui s'intéressait lui à Bonaventure dut bien le constater ! On remarque parfois dans ma dissertation le souci de légitimer des interrogations face au paradigme de rationalité établi selon Aristote⁷. Dans l'ensemble toutefois la confrontation était ouverte et il s'agissait d'une dispute au meilleur sens du mot.

À l'arrière plan de la thèse de la rationalisation se trouvait la tentative de décrire l'avènement de la philosophie à l'époque moderne, ou mieux de reconnaître les origines des tendances des temps modernes dans les contextes discursifs médiévaux. Le modèle de scientification (« *Verwissenschaftlichung* ») qui s'appuyait sur Clemens Baeumker et Joseph Koch, comme aussi en quelque sorte sur Max Weber et Joachim Ritter, offrait ici une assise surprenante : dans son contexte, tant les efforts de différenciation des sciences théoriques que l'autonomie institutionnelle croissante de la philosophie à l'Université pouvaient être envisagés. À ces processus de différenciation sous l'influence de la doctrine de la science aristotélicienne appartenait aussi le rapport de la théologie et de la philosophie, plus exactement la séparation entre d'une part une philosophie première et une métaphysique reposant uniquement sur les principes accessibles à la raison naturelle, et d'autre part une théologie reposant sur les principes de la révélation et revendiquant avec véhémence le même droit à la scientificité. Dans ce contexte, l'intérêt pour la philosophie médiévale se focalisait aussi sur les centres qu'avaient été Paris et Oxford. Les figures de proue en étaient Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot et Guillaume d'Occam ; de ce dernier précisément, les écrits paraissaient pour la première fois dans une édi-

⁶ Voir KLUXEN, Wolfgang: *Der Begriff Wissenschaft*. In: WEIMAR, Peter (ed.): *Die Renaissance der Wissenschaften im 12. Jahrhundert*. Zürich: Artemis 1981, 273–293, réédité dans: KLUXEN, Wolfgang: *Moral – Vernunft – Natur. Beiträge zur Ethik*, hrsg. von Korff, Wilhelm / Mikat, Paul. Paderborn: Schöningh 1997, 310–327.

⁷ SPEER, Andreas: *Triplex veritas. Wahrheitsverständnis und philosophische Denkform Bonaventuras* (= Franziskanische Forschungen 32). Werl Westf.: Dietrich Coelde 1987.

tion critique⁸. Formulées dans l'esprit du scepticisme augustinien face à une *curiositas* invaincue, les objections critiques d'un Bonaventure ou d'un Henri de Gand n'avaient qu'une portée minimale ; c'était du reste aussi le sort du platonisme : du fait de la victoire de l'aristotélisme, il semblait devoir renoncer à sa position privilégiée et sa tendance unificatrice semblait aussi s'opposer à la différenciation recherchée des sciences ; tout au plus une synthèse spéculative – à la manière de celle de Thomas d'Aquin – pouvait-elle encore être menée. L'écroulement de celle-ci peu de temps déjà après sa réalisation était considéré comme le prix qu'il avait fallu payer pour entrer sur le chemin de la modernité. Assurer le progrès par la rationalité scientifique, telle était la variante qu'on opposait à Bonn au paradigme de l'*Aufklärung* (au paradigme des Lumières), lequel déterminait alors largement la topographie intellectuelle en Allemagne et, par exemple, est caractéristique des essais de fondement du discours théorique et pratique d'un Jürgen Habermas.

De ce paradigme de l'*Aufklärung* mobilisant tout l'intérêt, l'autre variante eut son origine à Bochum. Plus tard, Kurt Flasch a même parlé de l'*Aufklärung* au moyen âge comme d'un programme, d'une manière, il est vrai, toute différente de celle propre à Kluxen. Là, en effet, où Kluxen voyait la percée de l'*epistème* vers la forme de la modernité, là Flasch reconnaissait surtout les mécanismes de dissolution à l'œuvre dans l'histoire ; dans la tradition de Joseph Koch, même si c'est inavoué, il développa alors un intérêt spécial pour les conflits naissants et ce qui les fonde dans les choses et dans les institutions. Déjà dans la première partie de sa dissertation d'habilitation sur Nicolas de Cuse, il esquisse l'histoire de la rébellion ouverte ou latente contre la reprise unificatrice entreprise sous un paradigme épistémique ; sur base de la théorie aristotélicienne de la science, ce paradigme est introduit avec une prétention de mise en ordre ; à son tour, celle-ci se manifeste sous la forme de la théologie et de sa prétention à être la première science, c'est-à-dire, par là même, sous la forme de l'autorité ecclésiastique. Ainsi, pour Flasch, *Aufklärung* signifie en première ligne la libération du primat de la théologie⁹ ; ainsi encore, en appelant à la tradition néoplatonicienne, Flasch souligne-t-il l'autonomie de la raison. Celle-ci ne doit pas être vue seulement comme une force constitutive pour notre perception de la réalité : elle seule, par sa propre force, elle peut atteindre son accomplissement. C'est surtout la lecture aristotélico-néoplatonisante de la doctrine aristotélicienne de l'intellect par Albert le Grand, qui devient pour

⁸ Comparez par exemple la première et la deuxième édition de ZIMMERMANN, Albert : *Ontologie oder Metaphysik? Die Diskussion über den Gegenstand der Metaphysik im 13. und 14. Jahrhundert. Texte und Untersuchungen*. 1ère éd. Leiden-Köln: Brill 1965 (= STGM 8), 330–338 (Guillaume d'Ockham) et 2ème ed. Leuven: Peeters 1998 (= RTPM Bibliotheca 1), 389–398 (Guillaume d'Ockham).

⁹ Voir: FLASCH, Kurt: *Aufklärung im Mittelalter? Die Verurteilung von 1277. Das Dokument des Bischofs von Paris* (= Excerpta classica 6). Mainz: Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung 1989.

Flasch le critère décisif d'identification d'une école dominicaine allemande : celle-ci élabore son propre chemin vers la modernité et présente une voie originale, typiquement allemande (ce en quoi se perçoit le paradigme d'une écriture anglo-saxonne de l'histoire de la philosophie). Une illustration historiographique dans le sens d'une histoire régionale de la philosophie en a été tentée plus tard par Loris Sturlese, avec les deux volumes de son « *Historia della filosofia tedesca nell'medioevo* »¹⁰.

Cette histoire est bien connue ici à Paris et n'a pas besoin d'être explicitée davantage. Il n'est pas non plus nécessaire de revenir sur la grande influence qu'a eue en Allemagne la manière dont à Bochum on a interprété l'histoire de la philosophie médiévale. Aujourd'hui, le centre de gravité du « *Corpus Teutonicorum Philosophorum Medii Aevi* » s'est déplacé vers l'extrême pointe de l'Apulie ; de là, il renvoie de vigoureux surgeons vers Cologne, d'où tout était parti. En effet, lorsqu'en 1950, le Thomas-Institut fut fondé, tout commença par ce qui devint le noyau du travail scientifique dans l'institut nouvellement fondé : ce noyau était la reprise des travaux sur les œuvres latines de Maître Eckhart¹¹ (parallèlement aux travaux de Joseph Quint sur les sermons allemands) ainsi que la poursuite de l'édition des œuvres philosophiques et théologiques de Nicolas de Cuse¹². En soi, la fondation du Thomas-Institut reflète d'abord l'état d'esprit qui émane aussi des documents d'époque correspondants : après la complète débâcle politique et morale en Allemagne à la fin de la seconde guerre mondiale, il s'agissait de renouer avec la tradition des valeurs de l'occident chrétien. Pourtant *de facto* et *materialiter*, le Thomas-Institut fut fondé avec des moyens du « reeducation programme » américain et l'appui efficace de John O. Riedl ; avec lui, en 1943, Joseph Koch avait encore publié chez Marquette University Press l'édition bilingue des *Errores philosophorum* de Gilles de Rome. Comme Kluxen l'a mentionné dans un protocole des collaborateurs d'alors, Koch avait renoncé sciemment à l'appellation *Saint Thomas*. Thomas en effet devait être la figure à laquelle le nouvel institut entendait surtout s'identifier, non en raison de sa sainteté, mais pour avoir été une intellectualité scientifique éclairée, largement ouverte aux revendi-

10 STURLESE, Loris: *Storia della filosofia tedesca nel medioevo. Dagli inizi alla fine del secolo XII* (= Accademia toscana di scienze e lettere "La Colombaria", Studi 105). Firenze: Leo S. Olschki 1990. ID.: *Storia della filosofia tedesca nel medioevo. Il XIII secolo* (= Accademia toscana di scienze e lettere "La Colombaria", Studi 149). Firenze: Leo S. Olschki 1996. ID.: *Die deutsche Philosophie im Mittelalter – von Bonifatius bis zu Albert dem Großen (748–1280)*. München: C. H. Beck 1993.

11 GORIS, Wouter / SPEER, Andreas: *Das Meister-Eckhart-Archiv am Thomas-Institut. Kontinuität der Forschungsaufgaben*. In: Bulletin de philosophie médiévale 37 (1995) 149–174.

12 SENGER, Hans Gerhard: *Zur Geschichte der Edition der „Opera omnia“ des Nicolaus Cusanus*. In: BEIERWALTES, Werner / SENGER, H.G. (eds.): *Nicolai de Cusa Opera omnia. Symposion zum Abschluß der Heidelberger Akademie-Ausgabe* (Heidelberg, 11. und 12. Februar 2005). Heidelberg: Universitätsverlag Winter 2006, 37–77.

cations de son temps, et critiquement responsable¹³. Dans cet état d'esprit, l'Institut se savait redevable de la programmation de Clemens Baeumker ; Koch lui-même le vénérât comme son maître et autorité, et reconnaissait en lui son propre modèle scientifique.

En ce qui concerne Clemens Baeumker, Wolfgang Kluxen et Kurt Flasch ont été unanimes à reconnaître en lui un grand savant : par son souci d'unifier les méthodes historico-philologiques et l'objectivation systématique, par son aptitude aussi à questionner les données historiques en tenant compte de leurs fondements théoriques et des présupposés inhérents aux individus et aux institutions, il a exercé une influence profonde, allant bien au-delà du cercle des milieux allemands. Cela vaut pour les recherches de Baeumker sur la faculté des arts de Paris : il a été un des premiers à l'étudier systématiquement et à avoir mis en lumière son importance ; cela vaut aussi pour ses recherches sur la continuité de la tradition néoplatonicienne dans la scolastique imprégnée principalement d'aristotélisme. En raison de la disposition méthodique et philosophique qui était la sienne pour aborder l'histoire de la philosophie médiévale, Baeumker a substitué à un concept normatif de la scolastique un concept historique : cela l'a amené à esquisser une vue d'ensemble de la philosophie médiévale, qui montre l'unité historique de cette période dans la pluralité différentielle d'un processus vivant¹⁴. Cela se manifeste avant tout dans la série de publications fondée par lui en 1891 *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*; plus tard, cette série sera poursuivie notamment par Martin Grabmann et Wolfgang Kluxen ; actuellement elle l'est par Theo Kobusch. Les fascicules dépassent la centaine et sont regroupés dans vingt-quatre gros volumes ; on y trouve des études parfois étendues et, jusqu'à sa mort survenue en 1924, Baeumker a assuré avec beaucoup de soin leur publication. Aujourd'hui encore, ces travaux restent d'une très grande valeur, en raison des perspectives multiples qui y sont adoptées ; elles permettent d'aborder la philosophie médiévale sous la diversité de ses traits culturels et de ses traditions linguistiques, mais aussi selon toute l'étendue de sa tradition scientifique. Beaucoup de textes édités dans ces fascicules et volumes sont aujourd'hui encore, soit pratiquement depuis près d'un siècle, les seuls dis-

¹³ Voir KLUXEN, Wolfgang: *50 Jahre Thomas-Institut. Erinnerung an die Anfänge*. In: AERTSEN, Jan A. / PICKAVE, Martin (eds.): *Ende und Vollendung. Eschatologische Perspektiven im Mittelalter* (= *Miscellanea Mediaevalia* 29), Berlin–New York: W. de Gruyter 2002, 21–28; ce volume contient d'autres articles concernant l'histoire du Thomas-Institut, voir par exemple MEUTHEN, Erich: *Das Thomas-Institut. Vor- und Gründungsgeschichte*. Ibid. 3–20.

¹⁴ Voir GRABMANN, Martin: *Clemens Baeumker und die Erforschung der Geschichte der mittelalterlichen Philosophie*. In: ID.: *Studien und Charakteristiken zur Geschichte der Philosophie insbesondere des Mittelalters. Gesammelte Vorträge und Aufsätze von Clemens Baeumker. Mit einem Lebensbilde Baeumkers* (= *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, 25,1/2). Münster Westf.: Aschendorff 1927, 1–38. FLASCH, Kurt: *Die Konzeption der Philosophiegeschichte bei Clemens Baeumker und Martin Grabmann*. In: ID.: *Philosophie hat Geschichte, Band 2: Theorie der Philosophiegeschichte*. Frankfurt a.M.: Klostermann 2005, 339–377, bes. 358–367.

ponibles: ainsi pour les œuvres d'Alfarabi et d'Avencebrol (Ibn Gabirol), mais aussi pour les œuvres de Dominique Gundissalvi et les traités de Robert Grosseteste, pour ne rien dire des écrits de Witelo. A ce propos, Kurt Flasch rapporte un *dictum* de Tullio Gregory : plutôt que d'écrire une introduction à la philosophie médiévale, on devrait enjoindre à ses étudiants de lire les études publiées par Beaumker dans les *Beiträge*. Ainsi poursuit Flasch, en peu de temps et en une fois seraient balayées toutes les simplifications sur le moyen âge harmonieux et unifié, synthétisé et chrétien. Ce serait toutefois aussi un remède amer, de lire ces volumes sans le fil conducteur, que quelque histoire compacte de la philosophie rend si attractif (pas seulement depuis l'avènement du délire de l'application de modules faisant fureur partout !), car la réduction de la complexité va de pair avec l'allègement du travail¹⁵. Avant de lire cette anecdote chez Flasch, j'ai moi-même fait cette expérience lors de la préparation de mon premier cours, conçu comme une vision d'ensemble, sur la philosophie médiévale. Ce cours fut une aventure très laborieuse, mais j'ai encore aujourd'hui l'impression que moi-même et les étudiants avons rarement tant appris en si peu de temps.

Autant Clemens Baeumker était tenu en haute estime comme figure de référence par Flasch et Kluxen, autant les esprits étaient divisés au sujet de Joseph Koch, même si pour Flasch et Kluxen et pour beaucoup d'autres, le fondateur du Thomas-Institut avait marqué le point de départ de leurs propres recherches. Dans les introductions-programmes des trois premiers volumes des *opera omnia* de Dietrich de Freiberg, Flasch esquisse sa manière de voir ; elle s'oppose à une reconstruction et interprétation de l'histoire de la philosophie médiévale (en particulier celle de l'école dominicaine allemande à la fin du treizième siècle et au début du quatorzième), qui serait dominée par la figure de Thomas d'Aquin¹⁶. De cela dépendait aussi l'effort de recontextualiser à nouveaux frais Maître Eckhart et, selon la propre expression de Flasch, de le sauver du courant de la mystique¹⁷. Pourtant, la lecture critique de Thomas aussi bien que son contraire, la lecture bienveillante de la synthèse scolastique classique, toutes deux méconnaissent qu'en son temps Thomas n'a jamais pu être tenu pour un « mainstream », mais que plus d'une fois il a été vu comme un provocateur. Ce n'est pas sans raison que Thomas a suscité des débats controversés, qui ont conduit à la première formation d'écoles antagonistes, opposant non seulement les franciscains aux dominicains, mais aussi les dominicains entre eux,

¹⁵ Voir FLASCH: *Philosophie hat Geschichte*, 359sq.

¹⁶ Voir spécialement les introductions de Kurt Flasch au début des volumes I–III de l'Opera omnia de Dietrich von Freiberg. Vol. 1 : *Schriften zur Intellekttheorie* (= CPTMA II,1). Hamburg: Felix Meiner 1977. Vol. 2 : *Schriften zur Metaphysik und Theologie* (= CPTMA II,2). Hamburg: Felix Meiner 1980. Vol. 3: *Schriften zur Naturphilosophie und Metaphysik* (= CPTMA II,3). Hamburg: Felix Meiner 1983.

¹⁷ FLASCH, Kurt: *Meister Eckhart. Versuch, ihn aus dem mystischen Strom zu retten*. In: KOSLOWSKI, Peter (ed.): *Gnosis und Mystik in der Geschichte der Philosophie*. Zürich-München: Artemis 1988, 94–110.

comme l'ont montré Joseph Koch et Martin Grabmann¹⁸. Ceci se perçoit nettement et comme à travers un modèle dans la figure de Durand de Saint-Pourçain, dont le commentaire des *Sentences*, en particulier sa version A spécialement polémique, fait actuellement l'objet d'une édition critique au Thomas-Institut¹⁹. Ainsi, ce qui était peut-être le projet le plus important de Joseph Koch est poursuivi pour être, espérons-le, mené à bonne fin.

Même si Kurt Flasch peut avoir vu les choses autrement, le Thomas-Institut de Cologne s'est toujours tenu à l'écart des débats parfois très polémiques menés à l'intérieur de la médiévistique philosophique allemande, et liés avant tout à l'appréciation de la doctrine aristotélicienne de la science et à la reconnaissance différenciée du rôle de la théologie. Ladite distance tenue par le Thomas-Institut en tout ceci tient en bonne part à la personnalité de son troisième directeur Albert Zimmermann : il n'avait aucun goût pour des débats exacerbés, voire parfois politiquement tendancieux. Quiconque le rencontrait, éprouvait en lui la sobriété du mathématicien et du physicien, ce qu'il était aussi. Son intérêt se portait sur la physique, et plus particulièrement sur la cosmologie ; il allait aussi aux questions de méthodes et de théories des sciences, en particulier aux fondements de la métaphysique et de la logique²⁰. Rien d'étonnant dès lors, si, dans le domaine de la logique médiévale, deux des chercheurs allemands les plus en vue ont été ses élèves : je songe à Klaus Jacobi, naguère professeur ordinaire à Fribourg en Brisgau, et à Christoph Kann, qui entre-temps a établi à Düsseldorf un nouveau centre pour la philosophie médiévale. En outre, Zimmermann a dirigé le Thomas-Institut conformément à la tradition de Joseph Koch et de Paul Wilpert : c'est-à-dire comme un centre pour projets de recherches à longs termes, un foyer de rencontre international pour des chercheurs venant du monde entier, enfin un lieu d'échanges pour les spécialistes des diverses disciplines de la médiévistique. Ce rôle est particulièrement pris en charge par l'institution des *Mediaevistentagungen*, qui, si je puis m'autoriser une telle appréciation, s'est développée en biennale la plus importante peut-être pour les recherches sur le moyen âge et, depuis le début des années soixante, a trouvé dans les *Miscellanea Mediaevalia* un organe de publication apprécié internationalement²¹. Avec

18 Voir par exemple GRABMANN, Martin: *Die theol. Erkenntnis- und Einleitungslehre des hl. Thomas von Aquin auf Grund seiner Schrift* In „Boethium de Trinitate“ im Zusammenhang der Scholastik des 13. und beginnenden 14. Jahrhunderts dargestellt (= Thomistische Studien, 4). Fribourg: Paulusverlag 1948; KOCH, Joseph: *Durandus de S. Porciano O.P. Forschungen zum Streit um Thomas von Aquin zu Beginn des 14. Jahrhunderts* (= Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters 26). Münster Westf.: Aschendorff 1927. ID.: *Kleine Schriften*, 2 vols. (= Storia e Letteratura 127 & 128). Roma: Edizioni di Storia e Letteratura 1973.

19 Voir : www.thomasinstitut.uni-koeln.de/forschung/durandus/

20 Voir KLATT, Wolfram: *Bibliographie Prof. Dr. Albert Zimmermann*. In: CRAEMER-RUEGENBERG, Ingrid / SPEER, Andreas (eds.): *„Scientia“ und „ars“ im Hoch- und Spätmittelalter* (= *Miscellanea Mediaevalia* 22/1). Berlin–New York: W. De Gruyter 1994, XXIII–XXX, et particulièrement l'étude de ZIMMERMANN : *Metaphysik oder Ontologie* (voir note 8).

21 Voir SPEER, Andreas: *50 Jahre Kölner Mediaevistentagungen. Ein Überblick*. In: AERTSEN / PICKAVE (eds.): *Ende und Vollendung* (voir note 13), 36–47.

le projet de l'*Aristoteles latinus* (sous Paul Wilpert) et celui de l'*Averroes latinus* (sous Albert Zimmermann), le Thomas-Institut s'est impliqué dans deux grandes entreprises, dont les éditions soignées de Gudrun Vuillemin et de Roland Hissette sont des fruits largement appréciés²².

Avec Jan Aertsen, le Thomas-Institut eut pour la première fois un directeur qui se voulait thomiste, ou mieux spécialiste de Thomas ; il étudiait la philosophie de Thomas d'une manière systématique et résolument positive, un peu à la manière dont cela se fait dans certains milieux anglo-saxons, américains surtout (je songe par exemple à Norman Kretzmann et à John Wippel, auxquels Jan Aertsen se sentait lié). Son point de départ avait été étranger aux débats évoqués jusqu'ici : c'était Étienne Gilson. Comme lui, Aertsen se mit en quête de l'esprit, c'est-à-dire du *diffiniens* de la philosophie médiévale. Il trouva tout cela dans les débats portant sur les fondements épistémologiques de la connaissance obtenue par la raison naturelle en philosophie première, laquelle a pris une position centrale, surtout depuis le treizième siècle, sous l'emprise de la métaphysique aristotélicienne et de ses influents lecteurs et commentateurs arabes²³. Ludger Honnefelder a parlé à ce propos d'un « second début » de la métaphysique. Cette dénomination est devenue populaire. Elle est pourtant trop catégorique dans ce contexte, trop peu précise et trop exclusive dans sa normativité²⁴. Elle se réfère en effet uniquement à une conception déterminée de la métaphysique, laquelle, à la suite d'Aristote, est comprise comme ontologie et se déploie dans une relation compétitive avec la théologie. Bref, il s'agit d'une métaphysique qui revendique son autonomie dans une libération toujours plus grande vis-à-vis des conceptions théologiques. Sur les étroitesse d'un concept de métaphysique ne tenant aucun compte de celle qui fut la plus efficiente dans la longue durée, c'est-à-dire celle qui était élaborée dans la tradition néoplatonicienne, Theo Kobusch est l'historien qui a le plus attiré l'attention²⁵. Je vais y revenir.

²² Voir par exemple VUILLEMIN-DIEM, Gudrun: *Aristoteles latinus, Metaphysica I–XIV, Recensio et translatio Guillelmi de Moerbeka: praefatio* (= *Aristoteles Latinus* 25,3,1) et ARISTOTELES LATINUS: *Metaphysica I–XIV, Recensio et translatio Guillelmi de Moerbeka: editio textus* (= *Aristoteles Latinus* 25,3,2). Leiden–Köln : E.J. Brill 1995. HISSETTE, Roland : *Averroes Latinus, Commentum medium super libro Peri Hermeneias Aristotelis*, transl. Willhelmo de Luna attributo (= *Averroes: Opera* XII, Series B). Leuven: Peeters 1996.

²³ Voir AERTSEN, Jan A.: *Medieval Philosophy and the Transcendentals. The Case of Thomas Aquinas* (= STGM 52). Leiden: E.J. Brill 1996, 1–24.

²⁴ HONNEFELDER, Ludger: *Der zweite Anfang der Metaphysik. Voraussetzungen, Ansätze und Folgen der Wiederbegründung der Metaphysik im 13./14. Jahrhundert*. In: BECKMANN, Jan Peter e.a. (eds.): *Philosophie im Mittelalter. Entwicklungslinien und Paradigmen*. Hamburg: Felix Meiner 1987, 165–186. Voir aussi SPEER, Andreas: *Das „Erwachen der Metaphysik“*. *Anmerkungen zu einem Paradigma für das Verständnis des 12. Jahrhunderts*. In: LUTZ-BACHMANN, Matthias e.a. (eds.): *Metaphysics in the Twelfth Century. On the Relationship among Philosophy, Science and Theology* (= *Textes et Études du Moyen Âge*, 19). Turnhout: Brepols 2004, 17–40, particulièrement 17–19.

²⁵ KOBUSCH, Theo: *Metaphysik als Lebensform. Zur Idee einer praktischen Metaphysik*. In: GORIS, Wouter (ed.): *Die Metaphysik und das Gute. Aufsätze zu ihrem Verhältnis in Antike*

Sans aucun doute, l'entreprise d'Aertsen représente aussi une impasse historiographique : la philosophie médiévale ne se laisse pas ramener aux dénominateurs transcendants, selon la manière signifiée par Jan Aertsen – à moins que ce ne soit dans une perspective normative²⁶. Pourtant cette reconstruction d'une doctrine centrale, bien que trop peu considérée, de la tradition métaphysique a ouvert des perspectives nouvelles et importantes pour la conception de la métaphysique ; ces perspectives valent pour le début de la modernité²⁷.

Au lieu des standardisations idéales, pas toujours exemptes de préférences individuelles, une recherche historico-philologique des sources a fait son apparition et gagne du chemin. Elle élimine de nombreux clichés. Cela a été illustré par quelques volumineuses études, mais aussi par un congrès ayant pour thème l'aristotélisme au début de l'âge moderne, tenu il y a un an et demi dans la bibliothèque de l'*Herzog August* à Wolfenbüttel²⁸. Ici s'est ouvert un chantier de recherches, important à mes yeux et qui certainement le deviendra plus encore dans les années à venir : il suffit pour s'en convaincre de considérer la diversité des problématiques en manque d'exploration systématique et la jeune équipe des chercheurs intéressés par les questions impliquées.

Cela me donne la possibilité de parler d'un pionnier de la recherche sur le moyen âge tardif en Allemagne : Wolfgang Hübener à Berlin ; il a fondé une école digne d'attention, à laquelle appartiennent entre autres Sven Knebel et Henrik Wels, Stefan Meier-Oeser et surtout Wilhelm Schmidt-Biggemann. J'ai entendu Wolfgang Hübener quelques fois à Bonn durant mes études, lors de conférences données au *Collegium philosophicum*, ou lors de congrès. Il en va de même de Ludger Oeing-Hanhoff, qui dirige à Tübingen un des centres de l'*Historisches Wörterbuch der Philosophie*, un des grands projets de la philosophie académique allemande, qui, pour la présence de la philosophie médiévale, a peut-être assuré la plus importante

und Mittelalter. Jan A. Aertsen zu Ehren (= RTPM – Bibliotheca 2), Leuven: Peeters 1999, 28–56.

²⁶ Voir AERTSEN, Jan A. / SPEER, Andreas (eds.): *Was ist Philosophie im Mittelalter? (Qu'est-ce que la philosophie au Moyen Âge?)*. Akten des X. Internationalen Kongresses für mittelalterliche Philosophie der Société Internationale pour l'Étude de la Philosophie Médiévale, 25. bis 30. August 1997 in Erfurt (= Miscellanea Mediaevalia 26). Berlin–New York: W. de Gruyter 1997.

²⁷ Concernant l'histoire de la métaphysique voir par exemple GORIS, Wouter: *Absolute Beginners. Der mittelalterliche Beitrag zu einem Ausgang vom Unbedingten* (= STGM 93). Leiden: Brill 2007; DARGE, Rolf: *Suárez' transzendente Seinsauslegung und die Metaphysiktradition* (= STGM 80). Leiden: Brill 2004. TOMMASI, Francesco Valerio: *Kant di fronte alla tradizione del «transcendentale»: stato della ricerca e prospettive alla luce di un nuovo particolare*. In: Studi Kantiani 16 (2003) 53–66. ID.: *Franz Albert Aepinus, l'aristotelismo tedesco e Kant. Un contributo per la storia e il senso della filosofia trascendentale tra metafisica ed epistemologia*. In: Archivio di filosofia 71 (2003) 333–358.

²⁸ FRANK, Günter / SPEER, Andreas (eds.): *Der Aristotelismus in der Frühen Neuzeit – Kontinuität oder Wiederaneignung?* (= Wolfenbütteler Forschungen, 115). Wiesbaden: Harrassowitz 2007.

contribution des dernières décennies. On peut parfaitement s'en rendre compte, en parcourant chacun des volumes. Un apport considérable pour le rayonnement des articles est aussi donné par la manière dont ils sont structurés, de manière à ce que leur horizon soit élargi au-delà de celui du monde latin. A titre d'exemple, je retiens ici l'article « Vernunft / Verstand »²⁹. J'ai moi-même pris part à son élaboration et à un workshop préparatoire, au cours duquel il devint évident que la philosophie médiévale a désormais acquis ses titres de noblesse. Cet état de choses a entraîné une retombée institutionnelle : des chaires ont été créées, où la philosophie médiévale est enseignée sous des approches différentes. Ainsi, à Francfort, Matthias Lutz-Bachmann met aussi l'accent sur l'histoire de la science et la théorie politique ; à l'université Humboldt de Berlin, Dominik Perler insiste aussi sur la philosophie théorique et le passage à la modernité : il sera longuement question de lui encore cet après-midi ; à Würzburg, Dag Nikolaus Hasse, mon successeur, est titulaire d'une « Lichtenbergprofessur », une chaire donc, pour la philosophie grecque, arabe et latine, ainsi que pour l'histoire de la science au moyen âge ; enfin à Fribourg en Brisgau, Maarten Hoenen, le successeur de Klaus Jacobi, se consacre également à l'histoire des écoles dans le moyen âge tardif ; de la sorte, il relie l'histoire des institutions à celle des idées.

Mais revenons aux protagonistes précédemment nommés : Wolfgang Hübener et Ludger Oeing-Hanhoff. Les deux ont adopté des perspectives propres ; celle de Hübener l'a conduit, par-delà la scolastique tardive et la scolastique baroque, au début de la modernité, et dans ce contexte à la « deuxième scolastique » de la philosophie scolaire allemande ; au contraire, pour Oeing-Hanhoff, Descartes et Hegel ont été les points de référence décisifs³⁰. Le travail de Wolfgang Hübener est poursuivi par Wilhelm Schmidt-Biggemann, à la *Freie Universität* de Berlin, où un grand nombre des perspectives de Hübener sont reprises par un groupe de travail spécifique. Par contre, à Bonn, où il est entre temps devenu le successeur de Wolfgang Kluxen et de Ludger Honnefelder, Theo Kobusch continue pour sa part d'œuvrer dans l'esprit de son maître Ludger Oeing-Hanhoff : il entretient sa préférence pour l'histoire des concepts et poursuit sa lecture métaphysique « alternative » (comme on dit aujourd'hui), inspirée du platonisme et englobant Descartes et Hegel. De la sorte, il met en valeur la continuité entre la philosophie néoplatonicienne de l'antiquité tardive et le christianisme et ses formes d'expressions, principalement le monachisme et la tradition mystique. Cette approche différente d'une « métaphysique pratique » comme celle du lieu propre à la découverte de la subjectivité a été

²⁹ Voir l'article *Vernunft / Verstand*. In: *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, vol. 11. Basel: Schwabe 2001, 748–863, concernant la tradition médiévale voir 764–796.

³⁰ HÜBENER, Wolfgang: *Zum Geist der Prämoderne*. (Mit einem Vorwort von Norbert W. Bolz, Sven K. Knebel und Stephan Meier). Würzburg: Königshausen & Neumann 1985. OEING-HANHOFF, Ludger: *Metaphysik und Freiheit. Ausgewählte Abhandlungen*. Herausgegeben von Kobusch, Theo / Jaeschke, Walter. München: Erich Wewel Verlag 1988.

exposée par Theo Kobusch dans un livre apprécié qu'il a publié l'an dernier sous le titre de « Philosophie chrétienne » (« Christliche Philosophie »)³¹.

Ainsi, l'horizon de la philosophie médiévale s'est-il élargi de l'antiquité jusqu'à la modernité. Par rapport à ce qui était le cas au temps de mes études, la perspective est aussi changée, sous laquelle cette « longue durée » du moyen âge est prise en considération. Les années « soixante-dix » à « quatre-vingt » ont été marquées spécialement par les grands débats historiques portant sur les changements d'époque et ce qui les provoquait ; ces débats étaient entretenus notamment par Hans Blumenberg – il enseignait en dernier à Münster – et ses livres influents sur la légitimation de la modernité (« Die Legitimität der Neuzeit ») ou la genèse du monde copernicien (« Die Genesis der kopernikanischen Welt »)³². De nos jours, la valeur heuristique de ces débats souvent houleux apparaît largement épuisée. A leur place s'est installée la conscience critique des normativités cachées et des mécanismes d'exclusion qui y sont à l'œuvre : ils dénoncent la stérilité des débats gravitant sur eux-mêmes. « Dis-moi ce que tu exclus, je te dirai ce que tu penses ». Ainsi s'exprime Michel Serres dans son « Atlas ». « Par les choses qui sont posées au-delà du savoir et de la pensée même de l'histoire du savoir, nous pouvons très bien reconnaître, ce qui vaut comme savoir »³³.

De fait, la question relative aux conditions de formation du savoir me semble être devenue une question centrale de la médiévistique philosophique. Pour cela, des raisons institutionnelles entre autres peuvent être invoquées : dont en particulier la forte séparation institutionnelle, déjà évoquée, par rapport à la théologie, ce qui entraîne la recherche de nouveaux partenaires de dialogue. Au *Raimundus Lullus-Institut* de Fribourg, un tel isolement institutionnel n'existe pas encore ; là toutefois un contexte de recherche indépendante s'est établi : en plus de l'édition et de l'étude de l'œuvre monumentale de Raymond Lulle, la recherche embrasse aussi la tradition aristotélicienne de la science, dans la mesure où celle-ci a pris la forme de commentaires. Charles Lohr a ici fait œuvre de pionnier³⁴. En ce qui concerne le Martin Grabmann-Institut de Munich, sa récente histoire montre toute la difficulté d'assurer la recherche en médiévistique dans les

³¹ KOBUSCH, Theo: *Christliche Philosophie. Die Entdeckung der Subjektivität*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft 2006.

³² BLUMENBERG, Hans: *Die Legitimität der Neuzeit*. Frankfurt a.M.: Suhrkamp 1966, 2. éd. rev. Frankfurt a.M.: Suhrkamp 1988. ID.: *Die Genesis der kopernikanischen Welt*. Frankfurt a.M.: Suhrkamp 1975.

³³ SERRES, Michel: *Atlas*. Berlin : Merve Verlag 2005 (Paris : Éditions Julliard 1994), 85.

³⁴ Voir la série des articles de LOHR, Charles : *Medieval Latin Aristotle commentaries*. In: *Traditio* 23 (1967) 313–413; *Traditio* 24 (1968) 149–245; *Traditio* 26 (1970) 135–216; *Traditio* 27 (1971) 251–351; *Traditio* 28 (1972) 281–396; *Traditio* 29 (1973) 93–197; *Traditio* 30 (1974) 119–144. ID. : *Addenda et Corrigenda*. In : *Bulletin de philosophie médiévale* 14 (1972) 116–126. Cette série est continuée par une série des articles sur Renaissance Latin Aristotle commentaries, voir: SCHMITT, Charles B. / SKINNER, Quentin (edd.): *The Cambridge History of Renaissance Philosophy*. Cambridge: Cambridge University Press 1988, 901.

facultés de théologie. Quant à l'*Albertus-Magnus-Institut* de Bonn qui a pris en charge l'édition et l'étude des œuvres d'Albert le Grand, il a sous ce rapport un statut particulier, puisque c'est un institut de recherches, en quelque sorte privé, financé par l'archidiocèse de Cologne.

En dehors de la philosophie, les nouveaux partenaires de dialogue pour la médiévistique philosophique se trouvent dans les centres d'études médiévales et les associations de recherches analogues. C'est aussi le cas à Cologne. Ainsi des problématiques de la science de la culture gagnent hautement en signification. Dans le même temps, l'espace d'interaction de la philosophie avec les philologies s'élargit, ce qui impose d'aller au-delà des limites traditionnelles assignées aux époques et aux disciplines. A titre d'exemple, je cite Munich, où Marc-Aeilko Aris est titulaire de la chaire de latin médiéval et Thomas Ricklin titulaire de la chaire pour la Renaissance et l'humanisme.

La tendance marquante en milieu anglo-saxon de prendre une orientation analytique est comparativement beaucoup moins forte en Allemagne ; elle est la plus accusée chez Dominik Perler, qui se voit dans la tradition de Norman Kretzmann. C'est ce que montrent aussi ses deux derniers livres, qui ont retenu l'attention des organisateurs de la *Journée Incipit*³⁵. Le fait que les débats y soient menés de façon rigoureusement historique, avec une parfaite maîtrise d'ailleurs, par Perler, ne dissimule pas un caractère de forte reconstruction et d'orientation dans un sens donné. Bien sûr, il faut toujours s'intéresser aux débats contemporains, il est toutefois périlleux d'offrir des reconstructions où le contexte réel et l'histoire des données sont influencés par ou subordonnés à une interprétation inspirée par des débats contemporains, qui eux n'ont aucun souci des contextes historiques. Inversement, une orientation de la médiévistique basée essentiellement sur l'histoire de la culture court un autre danger : celui de dissoudre toutes les problématiques réelles dans des universaux culturels.

Je voudrais cesser ici, avant de courir également le risque de faire des déclarations par trop générales ou de réitérer des impressions et estimations strictement personnelles. Autrement dit, je cesse, avant que l'historien de ce temps n'en devienne aussi le critique. Si je regarde le programme de notre *Journée Incipit*, c'est du reste le propos des deux sections qui suivent. Mais à celui qui fut naguère un observateur juvénile et qui entre temps a pratiquement atteint l'âge où selon Aristote on peut entreprendre l'étude de la métaphysique, accordez encore le temps d'une observation finale. Elle concerne la longue durée de la recherche philosophique sur le moyen âge ; elle se manifeste non seulement dans les projets étendus sur de grandes périodes de temps, mais encore et beaucoup plus dans la continuité et les parallèles conceptuels qui sont devenus manifestes dans notre présentation. Certaines choses d'un lointain passé nous semblent étonnamment mo-

35 PERLER, Dominik: *Theorien der Intentionalität im Mittelalter*. Frankfurt a.M.: Vittorio Klostermann 2002; ID.: *Zweifel und Gewissheit. Skeptische Debatten im Mittelalter*. Frankfurt a.M.: Vittorio Klostermann 2006.

dernes ; d'autres ont besoin d'une mise à jour. Ainsi la réflexion sur l'histoire de la recherche n'est pas seulement un but en soi, elle engendre aussi de nouvelles manières de lire.

Sur cet arrière-fond, les nouveaux accents de la recherche contemporaine apparaissent aussitôt plus marqués. Pour une bonne part, ceux-ci sont aussi le fruit de l'internationalité, évidente et vécue comme telle, de notre recherche, qui s'affranchit des barrières géographiques et mentales. Ceci n'est pas une observation sans importance, si l'on songe à l'histoire de l'Europe au siècle dernier. Parmi les essais méthodiques portant sur la reconstruction et la description de l'espace d'interaction de la philosophie durant le « long » moyen âge, beaucoup sont redevables aux nouvelles possibilités et moyens techniques³⁶. La différence la plus frappante peut-être me semble cependant tenir au fait que la foi en la capacité de produire de grandes narrations magistrales s'est amenuisée. Définitions et explications sont remplacées par des descriptions de pluralités. Ceci peut être ressenti comme un manque, de nature éventuellement provisoire, parce que les nouvelles idées directrices n'ont pas encore été trouvées. Qui sait ? En tout cas de cette disponibilité résulte l'apparition de nouvelles manières productives de lire, reliant les divers espaces culturels, les disciplines et les époques.

Mais c'est encore toujours la découverte positive de nouvelles sources et données, qui reste la clef pour acquérir de nouvelles perspectives et relations³⁷. Comme directeur d'un institut de recherches, j'ai la chance de pouvoir travailler dans un contexte de recherches ; fréquentant ainsi des chercheurs occupés par des projets très différents, je constate leur travail concret, quotidien, c'est-à-dire minutieux et souvent fatigant, pour reconstruire les données d'un problème ; c'est ainsi, et non par quelque abstraction méthodique, qu'il m'est donné de voir comment certains problèmes peuvent ou ne peuvent pas être résolus, ou pas encore. Être ainsi amené à me faire une idée de ce que furent ces grands centres culturels, aux langues multiples, dans lesquels la philosophie au moyen âge a été faite, et cela grâce aux divers projets que poursuivent en ce moment mes hôtes et collaborateurs du Thomas-Institut, même si je suis incapable de les suivre

³⁶ Voir mon introduction dans SPEER, Andreas / WIRMER, David (Hgg.): *Das Sein der Dauer* (= *Miscellanea Mediaevalia* 34). Berlin-New York : W. de Gruyter 2008, XI-XIX, et la conception de la 36. Kölner Mediaevistentagung «1308» – www.kmt.uni-koeln.de. Un report de DAVIDS, Tobias et LANGE, Sabine est sous presse dans : *Bulletin de philosophie médiévale* 50 (2008).

³⁷ Concernant la complexité de la réception d'Aristote au Moyen Âge voir la vue panoramique des recherches tripartite de ARNZEN, Rüdiger / GULDENTOPS, Guy / SPEER, Andreas / TRIZIO, Michele / WIRMER, David: *Philosophische Kommentare im Mittelalter – Zugänge und Orientierungen. Erster Teil: I. Einführung – II. Sprachkreise*. In: *Allgemeinen Zeitschrift für Philosophie* 32.2 (2007) 157–177. *Zweiter Teil: III. Platonica – IV.1&2 Aristotelica arabica et byzantina*. In: *Allgemeinen Zeitschrift für Philosophie* 32.3 (2007) 259–290. *Dritter Teil: IV.3: Aristotelica latina – V. Hebraica – VI. Ausblick*. In: *Allgemeinen Zeitschrift für Philosophie* 33.1 (2008) 31–57.

tous sur tous leurs chemins, voilà bien ce que j'éprouve comme un privilège. Assurément, l'idée n'était pas étrangère à Joseph Koch et à Clemens Baeumker. Sa réalisation ne fut donnée qu'à un observateur de ce temps, qui, il le reconnaît, a établi sa propre demeure sur les lieux d'une aventure intellectuelle.

Abstract

This article – originally held as a lecture at the Journée Incipit 2007 in Paris – is concerned with the history of the inquiry into Medieval philosophy in Germany. Its main focus are the last three decades followed by a description of the main tendencies in contemporary research. Major figures like Joseph Koch, Wolfgang Kluxen and Kurt Flasch are presented alongside long term research projects and their institutional settings. The latter descriptions especially consider the circumstances of the transformation of the academic world in particular at the universities and the consequences for research projects in Medieval philosophy.